



MARCELLO FOIS

Comment nous
dire adieu

ROMAN
SEUIL

Comment nous dire adieu

MARCELLO FOIS

Comment nous dire adieu

r o m a n

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
NATHALIE BAUER

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Del dirsi addio*

Éditeur original : Einaudi

ISBN original : 978-88-06-21651-1

© original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2017

ISBN 978-2-02-138804-6

© Éditions du Seuil, mars 2019, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour un prétendu paradis
certains font de la terre un enfer :
ce roman est dédié à tous les autres.

... Avant tout

Lorsqu'on annonça à Gea la mort de son père, elle vivait depuis quelques jours chez les Ludovisi. Le tribunal avait décrété qu'elle devait les considérer comme sa famille.

On ne pouvait pas dire qu'elle était indifférente à cette mort. Il s'agissait tout de même de son père, et de l'homme qui avait fait du mal à son frère, Lilo.

Des années plus tard – elle était déjà une femme –, elle lirait quelque part qu'Oreste Bomoll était mort en clamant son innocence. Mieux, qu'il fallait préférer à la formule « il était mort » l'expression plus précise « il s'était donné la mort ». Une nuance linguistique qui constituait sous tous les points de vue une différence substantielle. Du moins aux yeux de Gea. En tout état de cause, elle savait bien ce qu'elle avait vu. Et elle n'avait rien caché au policier qui l'avait interrogée, comme sa tante l'y avait invitée. Car sa tante tenait à Lilo et à elle.

Cela se produisit par un après-midi d'automne. La famille à laquelle on l'avait confiée habitait très loin de son lieu de naissance. Des fenêtres de ce nouveau foyer, on voyait des parois de roche et un soupçon de ciel très blanc. Les Ludovisi étaient de braves gens, ils l'avaient reçue avec

autant d'affection qu'ils le pouvaient. Et elle y avait répondu par une sorte d'inertie passive. Elle leur avait permis de la consoler, de la nourrir, de la vêtir, de la coiffer et tout le reste. En d'autres termes, elle leur avait permis de faire ce qu'une famille se doit de faire pour ses enfants. Voilà pourquoi, lorsqu'on lui annonça cet après-midi-là la mort de son père, elle accueillit la nouvelle comme une affaire en suspens qui a enfin été réglée : Lilo, son frère jumeau, avait disparu ; sa tante était partie ; son père était mort.

Mme Ludovisi n'osa pas avoir de geste tendre, même si elle pensait qu'une caresse aurait convenu en un tel moment. Et Gea garda ses distances, désireuse d'éviter tout contact.

Mais le soir, dans la chambre qu'on lui avait aménagée, elle montra à Nicola, le fils des Ludovisi, ce qu'est une étreinte.

« Ton père est mort. Il y a trois mois, pendant que tu vivais au foyer », martela donc Mme Ludovisi avec une pointe de regret, n'ayant pas réussi à formuler une annonce moins directe.

Quelques minutes plus tôt, elles s'étaient dit que le véritable froid arrivait, qu'il neigerait, qu'il fallait s'emmitoufler avant de sortir, que la saison du chocolat chaud allait commencer. Puis soudain : « Gea, j'ai quelque chose à te dire. » Avec un changement de ton semblable à ces passages subits de nuages qui transforment une matinée ensoleillée en un après-midi gris fumée. « On s'assied un instant ? » avait proposé Mme Ludovisi en la précédant sur le canapé et en abattant sa paume sur la place vide à côté d'elle. Gea l'avait rejointe, mais, au lieu de s'asseoir

à l'endroit indiqué, elle s'était installée dans le fauteuil, devant. « Ton père est mort. Il y a trois mois, pendant que tu vivais au foyer, scanda Mme Ludovisi. On a voulu attendre que tu sois placée dans une famille pour te l'annoncer. Maintenant tu nous as. » Elle esquissa ensuite une caresse, mais elle s'aperçut que la fillette était trop loin pour que ce geste ne parût pas maladroit, et y renonça.

Gea la dévisagea, puis elle jeta un regard circulaire. Elle entendit Nicola qui jouait au football avec ses copains dans la cour. Elle vit que le soupçon de ciel au-dessus des montagnes avait viré au bleu de cobalt. « Maintenant j'ai bien envie d'un chocolat chaud », dit-elle.

Terre

Je fais serment assuré que la terre la planète
sera intégrité parfaite à l'homme la femme qui
le seront aussi,
Que la terre la planète sera fragment blessant
aux seuls homme femme qui le seront aussi.

Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*

Il y a plusieurs millénaires, Gea s'appelait Chthonie. Et vivait sous terre. Elle était albinos et intraitable, comme on s'imagine ces troglodytes qui n'ont jamais vu la lumière du soleil. Un jour, Zeus la tira de l'abîme où elle se trouvait. Pourquoi le dieu des dieux en avait-il décidé ainsi ? Cela demeure un mystère. Chthonie n'était pas belle : grosse et blanche, elle évoquait une de ces larves dont raffolent les Aborigènes. Elle était à moitié aveugle et avait très mauvais caractère. Mais Zeus aimait relever les défis. Et, de tous les défis, celui-ci était de loin le plus ardu. Il fallut d'abord la débusquer, parce qu'elle se cachait dans des recoins inaccessibles, ou au fond des boyaux. Plus d'une fois, Zeus s'y était employé en plongeant sa main puissante dans la croûte terrestre comme s'il s'agissait de gélatine. Il la remuait ensuite sans comprendre ce qu'il avait attrapé. Environ deux cents années des humains – qui correspondent dans le temps des dieux à plus ou moins dix minutes – et quelques échecs lui furent nécessaires pour parvenir à son but. En effet, à force de tenter, Zeus pêcha bientôt le corps mou de Chthonie. Ravi, il veilla à ne pas serrer le poing, de crainte de l'étouffer dans les replis de ses doigts enflammés.

Sortie des entrailles, Chthonie jeta un regard à la ronde. Le spectacle ne lui plut guère, mais ne lui déplut pas non plus. Dans la main du dieu, elle avait perdu sa naïveté, avait bruni et s'était renfrognée. En réalité, elle était sans doute déjà renfrognée quand elle vivait dans les entrailles de la terre. En tout cas, Zeus trouva que ce teint très brun lui allait bien. Il y avait du travail, mais il commencerait comme dans *My Fair Lady*, lorsque Rex Harrison demande à une Audrey Hepburn encore grossière de répéter: « Le ciel serein d'Espagne est sans embruns. »

Ce dieu des dieux pour le moins vicieux adorait les missions impossibles: il avait aimé en forme de cygne, de pluie d'or, d'étalon, de taureau blanc, etc. Pour séduire Alcmène, il s'était changé en Amphitryon, son mari. Il ne supportait pas l'idée d'être inactif – caractéristique qu'il a transmise à des milliards d'humains – et possédait dans ce domaine une carrière respectable.

Cependant, une fois tirée de l'utérus terrestre, Chthonie perdit sa naïveté. Et acquit la vue. Ce qu'elle vit était un enchevêtrement de solide, de liquide et de gazeux. La voûte céleste n'était pas assez fiable, à son avis, pour la rassurer, d'autant plus qu'elle exposait le monde terrestre à toutes sortes de vents.

Elle était dans la grosse main de Zeus comme Jessica Lange saisie par King Kong. Et elle jetait un regard circulaire. De plus en plus méfiante. Mais pas résignée: elle pensait qu'elle regagnerait dès que possible son abri, où il n'y avait pas de vent et où les voûtes étaient de roche solide – pas d'air. Son lieu sûr, où les animaux étaient aveugles et les orages, en surface, des rigoles cristallines, filtrées par des strates et des strates de terre et de pierre. C'était sans compter la ténacité de celui qui l'avait découverte. C'était

sans compter les sortilèges – eux, oui, souterrains – du monde en surface. Avant tout, le parfum : on ne pouvait pas dire, en effet, qu’il flottait une bonne odeur là d’où elle venait. La grotte était merveilleusement sûre, mais elle sentait le pourri. Elle sentait le guano et le sel. Chthonie le constata en humant les effluves magnifiquement agréables qui s’échappaient de l’ouverture du ciel. Aujourd’hui, les vents favorables lui auraient apporté les exhalaisons de l’Eco Center de Lungo Isarco Destro. Zeus eut un hochement de tête satisfait, car la créature dans laquelle il avait investi quelques minutes de son temps, soit des siècles humains, se révélait incroyablement douée et vive.

Après le parfum, il y avait la température, qui, si elle n’était pas encore devenue cette obsession des humains, offrait une sensation de présence : la peau s’épaissit à cause du froid, elle s’affine et transpire sous l’effet de la chaleur. Dans la main de Zeus, Chthonie suait, et maintenant, exposée à l’air, elle tremblait et avait la chair de poule. À l’intérieur du gouffre d’où on l’avait arrachée, il n’y avait ni chaleur ni froid. Juste une température stable et prévisible.

Puis il y avait les larmes, qui sont de l’eau salée et jaillissent des yeux. Chthonie ignorait par quel étrange phénomène elle perdait cette eau, semblable à celle de la mer. Pétrifiée, elle la sentait couler le long de ses joues. Le Tonnant lui parla, afin de la tranquilliser, et attribua un nom aux choses : odeur, température, larmes. Il regarda ensuite la créature droit dans les yeux, affirma que, comme tout ce qui était animé et inanimé à la surface, il lui fallait un nom et que ce nom serait Gea. Enfin, tel le géant dans le film *Jack et le haricot magique*, il actionna sa main immense à l’image de la benne basculante d’un poids lourd,

la déposa délicatement sur le sol et lui ordonna de marcher. Elle découvrit alors qu'il n'y avait pas que la dureté de la pierre vive : il y avait la douceur merveilleuse des prés. Il n'y avait pas que la dureté de son nom souterrain : il y avait la douceur de son nom terrestre. Chthonie, définitivement changée en Gea, examina les alentours, à la fois égarée et agitée. S'adressant à Zeus pour la première fois, elle dit qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait être au même instant aussi malheureux et aussi heureux. Il faudra du temps, mais tu comprendras, pensa Zeus qui, au lieu de parler, pensait. En pensant, en remâchant, en se creusant la tête, il donnait sans ouvrir la bouche des réponses que tout le monde entendait.

C'était exactement ce qui arrivait à Nicola Ludovisi, assis en silence avec sa famille – sa femme Gea, son fils Michele – à la table numéro sept de l'Antica Trattoria Olimpo de Sanzeno.

« “Plusieurs millénaires”, combien exactement ? demanda Gea à son fils, plus surprise qu'amusée.

– Quatre ou cinq, répondit Michele après un calcul rapide. Si l'on considère que la civilisation mycénienne remonte à 1600 avant Jésus-Christ...

– Tu es sûr d'avoir onze ans ? interrogea Gea. Tu te rends compte ? » ajouta-t-elle à l'adresse de Nicola, devant elle.

Sa voix et son attitude trahissaient un mélange de sincérité et de mensonge, comme si, contrairement à ce qu'elle voulait signifier, elle était satisfaite de ce petit génie. « Michele, je pense que tu devrais vivre ton enfance. Dis-le-lui, toi aussi, Nicola... »

Nicola semblait distrait par les affreuses gravures accrochées au mur, derrière Gea. Selon toute probabilité, elles avaient quelque chose à voir avec le nom du restaurant.

En effet, elles concernaient Zeus et ses transformations : fougueux étalon séduisant Dia, sur la première ; magnifique cygne convoitant Léda, sur la deuxième ; taureau couronné portant Europe, sur la troisième ; or liquéfié coulant entre les cuisses de Danaé, sur la quatrième ; sur la cinquième, barbu se tenant devant un lit où gît une femme à moitié nue, non loin d'un buste en hermès ressemblant en tout point à l'homme...

« Nicola ? insista Gea. Tu es avec nous ? »

Nicola acquiesça.

« Celle-ci est incompréhensible, déclara-t-il en indiquant la dernière des cinq gravures.

– Amphitryon », se hâta d'expliquer Michele, comme il l'aurait fait à l'école au mépris de ses camarades qui le détestaient parce qu'il savait tout.

Quelques mois plus tôt, au début de l'année scolaire, Gea avait été convoquée par l'institutrice qui soupçonnait un syndrome d'Asperger. Bien qu'elle l'eût toujours pensé, Gea s'était dit qu'elle laisserait entendre le contraire.

« Ah, commenta Nicola, l'air distrait.

– Maintenant, ça suffit, affirma soudain Gea.

– Qu'est-ce qui suffit ? répondit son mari en plaquant ses paumes sur la table comme s'il lui était nécessaire d'établir un contact sûr avec quelque chose.

– Tu n'as pas desserré les dents de toute la soirée. »

Ces mots la démasquèrent : ils prouvaient que, malgré sa conversation désinvolte, elle ne l'avait pas perdu de vue une seconde. Ce que Nicola appelait son troisième œil lui permettait, en effet, de donner libre cours à son besoin excessif de tout contrôler.

Nicola aurait aimé avouer tout ce qui le troublait depuis l'après-midi.

« C'est ton travail ? » le pressa Gea, qui avait pris une attitude enfin franche. Nicola secoua la tête. « Alors de quoi s'agit-il ? » Elle patienta avec cette étrange moue qu'on adopte lorsqu'on envoie des baisers aux enfants, puis finit par capituler. « Je ne sais pas quoi dire. »

Certains estiment que les mots sont des auspices. Des clés ouvrant les portes des chambres obscures. Ces pièces qui restent fermées des années durant et qu'on oublie. Voilà peut-être ce qui arrive aux hommes et aux femmes de cette terre : habiter des maisons aux nombreuses pièces fermées, susceptibles de dissimuler des trésors, mais aussi, très opportunément, de garder des secrets indicibles.

À cause de ce bref échange, Michele avait observé un long silence. S'en rendant compte, Gea posa sur lui un regard surpris.

« Amphitryon, dit l'enfant, comme si ce regard l'avait réveillé. Zeus prend l'apparence du mari d'Alcmène, qui est Amphitryon. Elle trompe donc son mari sans le savoir. »

Pendant quelques secondes, Gea eut l'impression que les choses revenaient à la normale. « Quel est cet étrange animal qu'on voit en bas ? » demanda-t-elle avec un intérêt simulé en montrant un point de la gravure proche de la légende.

Puis, sans attendre de réponse, elle pivota et implora son mari :

« Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il ? »

– C'est le renard de Teumesse, intervint Michele. Un animal qu'il est impossible de capturer.

– Nicola. »

Désormais son ton chagriné renfermait une promesse.

« Amphitryon charge Céphale de le capturer, mais c'est

Petites Histoires noires
Seuil, 2005

Mémoire du vide
Seuil, 2008

La Lignée du forgeron
Seuil, 2011

C'est à toi
Seuil, 2014

Cris, murmures et rugissements
Seuil, 2015

La Lumière parfaite
Seuil, 2017



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019 N° 138801 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE